

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 135 (1990)
Heft: 5

Artikel: Défense de la frontière de Longuyon au Rhin : les enfants perdus de la forteresse
Autor: Stroh, P.-G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DÉFENSE DE LA FRONTIÈRE DE LONGUYON AU RHIN

Les enfants perdus de la Forteresse

par le lieutenant-colonel ER P.-G. Stroh
Membre d'honneur de l'Association Saint-Maurice

De la reddition d'une place, avancée ou retardée d'un jour, peut dépendre le salut du pays. (Lazare Carnot)

Les Allemands, en attaquant dans les Ardennes, réputées impraticables, ont prouvé qu'ils n'avaient pas oublié la leçon de la Mogléna. (Maréchal Franchet d'Esperey, nov. 1940)

Première partie: APERÇU D'ENSEMBLE

La *fortification permanente* est celle des hommes politiques qui lisent l'avenir de leur pays à la lumière de l'histoire, à l'échelle des siècles.

Les généraux en campagne qui confortent une position ou préparent une base d'attaque construisent des ouvrages de campagne, *fortification passagère* qu'ils abandonneront au plus tôt pour suivre leur vocation de feu et de mouvement.

En France, cette distinction fondamentale a été perdue de vue sous l'influence traumatisante de la guerre de tranchées au coude à coude de Belfort à Dixmude, de 1914 à 1918. La notion de place forte elle-même a été estompée dès 1915. Nous avons oublié les expéditions coloniales, celle des Dardanelles en 1915, celle surtout de

la Macédoine en 1918. Comme Clemenceau, la France avait oublié le raid victorieux de 500 km du maréchal Franchet d'Esperey en Europe centrale dans les traditions françaises de service en campagne des généraux du temps jadis. Depuis 1920, nos dirigeants étaient persuadés que la ligne bleue des Vosges ne pouvait être reprise ou conservée qu'en termes de «percée d'un front» ou de «coups de boutoirs».

De 1920 à 1927, les études de renforcement de notre frontière du nord-est ont été marquées de confusion, les uns pensant en termes de Régions fortifiées entre lesquelles manœuvreraient les armées, les autres fidèles au front continu. Les premiers ont nommé la Commission d'organisation des Régions fortifiées (la C.O.R.F.) qui a défini, de 1928 à 1935, les ouvrages d'artillerie et les casema-

tes qu'André Maginot fit doter de crédits par la loi de janvier 1930. A partir de 1934, les politiciens ont abandonné cette voie aux longs délais d'aménagement; fascinés par Hitler et Mussolini, et redoutant le pire, ils ont laissé agir les partisans du front continu; ceux-ci ont couvert les emplacements d'armes de «béton» ayant une sécurité insuffisante. A la même époque, la fameuse Organisation Todt bâtissait la ligne Siegfried, suivant une conception analogue mais sur des positions profondes; la France n'a jamais su que son armée avait déployé un pareil effort, grâce aux effectifs de la «loi de deux ans».

Pour l'Alsace, un livre récent¹ montre l'ampleur de ces travaux en décrivant, sous-secteur par sous-secteur, les organes permanents et de campagne «durcis» en béton, selon leurs conceptions successives.

Si, techniquement, l'œuvre de la C.O.R.F. constituait la puissante ossature du système défensif, les états-majors prévus pour les Régions fortifiées de Metz, de la Lauter et de Belfort n'ont pas vu le jour; à la mobilisation de septembre 1939, les forts et les casemates ont été intégrés, tant bien que mal, dans la hiérarchie des grandes unités réparties le long de la frontière. Funeste confusion des fortifications permanente et passagère!

*
* *

Après cet aperçu, remontons dans l'histoire, jusqu'en 1871; la frontière

d'alors avait été renforcée par les robustes «rideaux défensifs» de Séré de Rivière allant de Verdun à Belfort et en partie modernisés depuis; l'Allemagne avait ensuite construit les Feste de Metz-Thionville et de Mutzig. Faute de relier entre eux ces éléments, solides bien que disparates, par un commandement commun, la France a perdu l'occasion de constituer dans l'est une solide zone à l'échelle des armes modernes; elle aurait aidé au rétablissement des trois armées refoulées en juin 1940 vers les Vosges par les Panzer-Divisionen.

L'est de la France n'a pas eu la chance historique des Alpes; sur la frontière franco-italienne, qui datait de 1860, les ouvrages de la C.O.R.F. et les fortins construits par main-d'œuvre militaire ont bénéficié de l'infrastructure héritée du système Séré de Rivière, dont bien des forts étaient encore en activité. Dans l'est, au contraire, la position de 1939, bâtie au plus près de la frontière de 1919, était entièrement neuve. Bien conçue, elle a pris sa valeur de 1936 à 1939 par les soins et l'application de personnels ayant à la fois du sens pratique et de l'imagination. Au moment du combat, la plupart avaient servi plus de trois ans comme fantassins ou artilleurs dans les unités de forteresse. Les personnels du génie et des entreprises civiles aménageaient les locaux; les réglages et l'entretien des équipements reposaient sur les spécialistes que nous allons présenter.

Spécialistes du génie

Formés à trouver l'énergie des combats dans le cœur de leurs soldats plus que dans le gasoil des moteurs, certains généraux se méfiaient un peu de ces usines souterraines qui leur semblaient vouées à des effets assez dérisoires à n'en juger que par les calibres de 75, de 81 et de 135 des bouches à feu des ouvrages. C'est qu'ils n'avaient pas la notion du rendement des petits projectiles survolant sans délai sur des objectifs à découvert. Les armes qui les tiraient étaient inséparables du béton; leurs servants, fantassins et artilleurs de forteresse, étaient déjà des spécialistes. Encore fallait-il que les plus grosses réparations des armes puissent être réussies sans délai; encore fallait-il que les hommes, pour vivre même frustement, soient éclairés et respirent et que les munitions parviennent aux blocs actifs par les souterrains. Telle était la mission du génie.

Un ouvrage de six blocs actifs comptait un effectif de 500 à 600 personnes, dont 200 à 225 artilleurs et autant de fantassins. Les détachements du génie comprenaient:

- une douzaine de sapeurs-mineurs, ouvriers du bâtiment;
- une douzaine de sapeurs de chemins de fer pour les manutentions de munitions par voie de 60;
- une vingtaine de téléphonistes et radio; et, enfin,
- 70 à 80 sapeurs-électromécaniciens fournissant l'air pur, l'eau et l'élec-

tricité à tous, entretenant et réparant les machines, dépannant les armes; la plupart avaient été formés au régiment du génie; leur noyau technique était composé de ces spécialistes des spécialistes entraînés et formés avec l'aide des officiers mécaniciens de la marine.

Ils comprenaient:

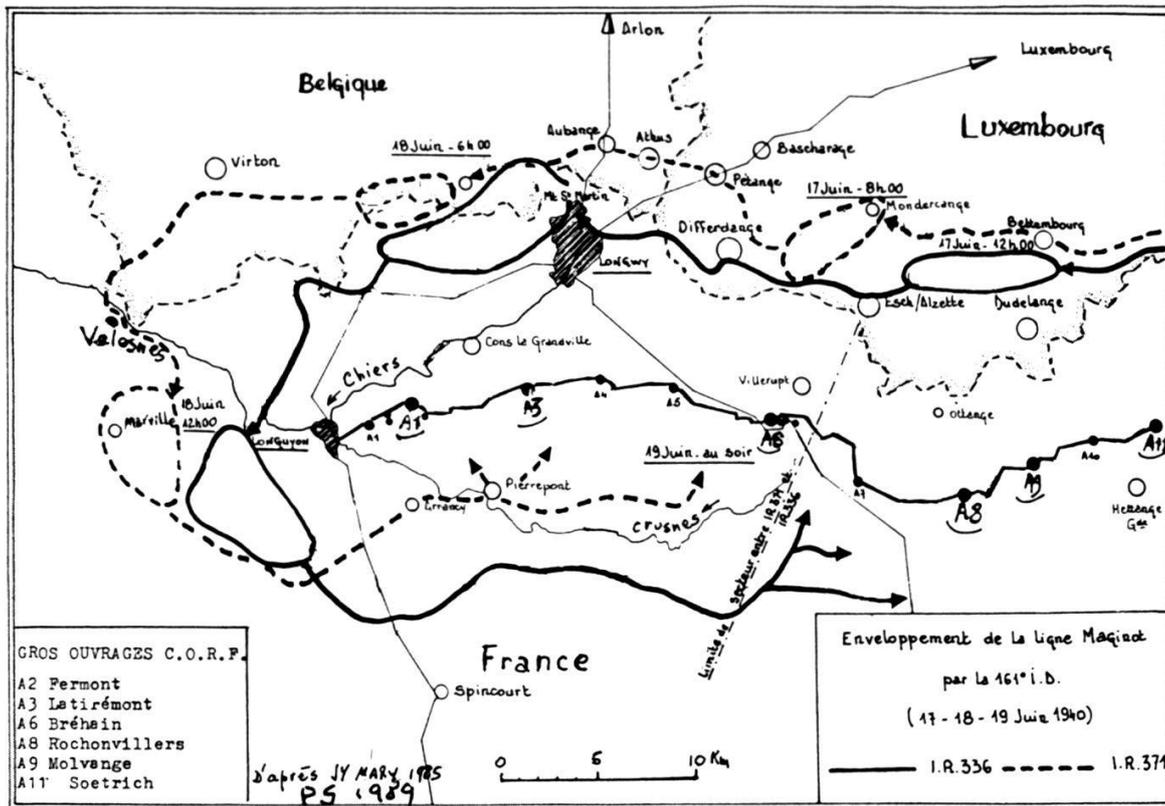
- un corps de sous-officiers électromécaniciens et des transmissions recrutés sur concours dans toute l'armée (une demi-douzaine dans un tel ouvrage);
- les ouvriers du génie travaillant en temps de paix à l'ouvrage et mobilisés sur place (une autre demi-douzaine).

C'est ainsi que le génie avait répondu au souci des états-majors.

Grâce à la rigueur de ces hommes, à leur compétence, à leur conscience professionnelle, à leur connaissance des personnes et des appareils, ils ont répondu à l'attente des commandants des forts, tant dans la période d'expectative qu'au combat; les circonstances ont voulu que leur action n'ait été connue que de leurs chefs directs. Cinquante ans plus tard, nous devons saluer ces serviteurs modestes, dévoués, conscients de leur valeur, sans lesquels les forts modernes n'auraient pu être à l'honneur.

Menaces

Depuis la crise de 1929, qui fit émerger les nazis et les porta au Reichstag en 1930, après l'accession



d'Hitler à la chancellerie en 1933, la France cherchait des parades tardives aux initiatives impatientes de ce voisin ambitieux et fébrile.

Lorsque les forts de la C.O.R.F. devinrent opérationnels, il fallut constituer des équipages d'ouvrages avec les jeunes «appelés et disponibles» des casernements de sûreté et les frontalières de 25 à 35 ans des villages voisins. J'ai vécu les trois dernières alertes ayant entraîné la mobilisation des troupes de notre frontière:

- septembre 1938: Munich;
- mars 1939: entrée des Allemands à Prague;
- août 1939: Dantzig.

Elles ne furent pas de simples exercices; nous les prenions au sé-

rieux; techniquement, ce fut un grand progrès de l'une à l'autre: le 24 août 1939, chacun arriva le cœur serré avec sa valise ou sa cantine, revoyant des visages connus et allant à sa place sans hésitation.

Aile ouest de la zone fortifiée

Les ouvrages d'artillerie de la C.O.R.F. formaient une position discontinue de Longuyon au Rhin; celle-ci avait été prolongée à sa gauche, le long de la Chiers, en vertu de la loi de 1934 dotant les «nouveaux fronts»: les deux forts de Velosnes et du Chesnois n'avaient chacun qu'une tourelle de 75; à limite de portée de ce dernier, le petit ouvrage de deux blocs

de la Ferté aurait été un bon organe intermédiaire si le fort projeté à Vaux-lez-Mouzon avait été construit; sur ce front de 28 kilomètres se trouvaient à vrai dire vingt armes mixtes (une arme mixte combinait un canon de 25 et deux mitrailleuses Reibell); conçues dans l'optique du char d'accompagnement de l'infanterie, elles ne rendaient pas les mêmes services que des canons de 75.

La position fortifiée se terminait en queue de poisson. Depuis octobre 1939, le commandement avait aligné ses divisions sans créer de bretelle, ni de camp retranché, ni de réserves dans cette zone de transition. Huit jours après le recul du corps d'armée de Sedan, nos moyens locaux épuisés, la Ferté se trouva sans protection et tomba avec ses 107 défenseurs asphyxiés dans la nuit du 18 au 19 mai 1940. Ils avaient fixé pendant huit jours toute une artillerie ennemie dont neuf batteries de 210 et une de 88 FLAK, ainsi que des sapeurs d'assaut qui n'ont guère été inquiétés. Un soutien efficace aurait prolongé leur résistance et évité leur fin tragique.

Par manque de foi dans ce «nouveau front», le secteur fortifié de Montmédy fut abandonné le 14 juin 1940, après le sabotage des installations.

Fermont se trouva alors le dernier gros ouvrage à l'ouest², appuyant à 3 kilomètres le petit organe de la Ferme Chappy placé entre lui et Longuyon. Bombardé en permanence

depuis les jours de mai, enveloppé comme l'indique la carte, le fort de Fermont subit, le 17 juin, un tir prolongé d'une pièce de 88 FLAK sur le mur arrière d'une casemate de 75; à la fin de la matinée, le mur était démoli, mais les Allemands ne s'en aperçurent pas et les Français purent réparer dans la nuit.

Le 21 juin, une violente préparation d'artillerie des calibres 37 à 305 précéda une attaque stoppée par les canons de Fermont et de Latirémont qui firent 80 tués et blessés dans les troupes d'assaut.

La 161^e I.D. avait ainsi échoué à Fermont, expérimentant l'efficacité de la protection réciproque par flanquement des ouvrages d'artillerie de la C.O.R.F.

Secteurs fortifiés de Thionville et de Boulay

Cette leçon fut mise à profit par la Wehrmacht qui n'inquiéta pas les 12 gros ouvrages constituant la partie principale de la ligne Maginot. Ils n'eurent qu'une activité d'artillerie. Les 97 petits ouvrages, casemates et abris-cavernes de la position restèrent dans l'expectative.

Vallée de la Sarre

Contrairement aux précédents, ses secteurs fortifiés avaient été chichement dotés. Mais le 20^e corps d'armée du général Hubert attendait le choc et, le 14 juin, arrêta net trois corps alle-

mands en leur causant de grosses pertes (un millier de tués et 4000 blessés). Le général von Witzleben qui commandait la 1^{re} armée s'apprêtait à abandonner toute progression, lorsqu'il apprit, à 22 h 15, que l'ordre de repli du G.Q.G. français allait s'exécuter dans la nuit. La répercussion fut sévère pour les «nouveaux fronts» de 1934 construits à l'est et à l'ouest de la Sarre avec peu ou pas de canons sous béton.

A l'ouest, dans le secteur fortifié de Faulquemont, la tourelle de mitrailleuses du Mottenberg fit ce qu'elle put pour retarder la reddition de ses courageux voisins pris à partie par des pièces de 88 FLAK; celles-ci avaient été amenées à courte distance pour détruire le béton des murs de gorge. Le livre de R. Gangloff³, qui était au Kerfent, expose les faits.

Dans le voisinage, les 81 du Lauderfang aidèrent le lieutenant Vaillant qui commandait l'ouvrage monobloc de l'Einseling; placé exceptionnellement en avant de la crête dans le but d'observer la région de Saint-Avold, ce petit fort était défilé aux vues des Allemands qui l'attaquaient par l'arrière; cette circonstance favorisa une énergique défense extérieure active qui, par des feintes et des plastrons mobiles, trompa l'assaillant sur les effectifs français. Les bombardements et les assauts sur ces deux petits ouvrages et sur celui de Teting pendant quatre jours n'eurent pas de succès.

A l'est de la trouée de la Sarre tombèrent leurs deux homologues, le

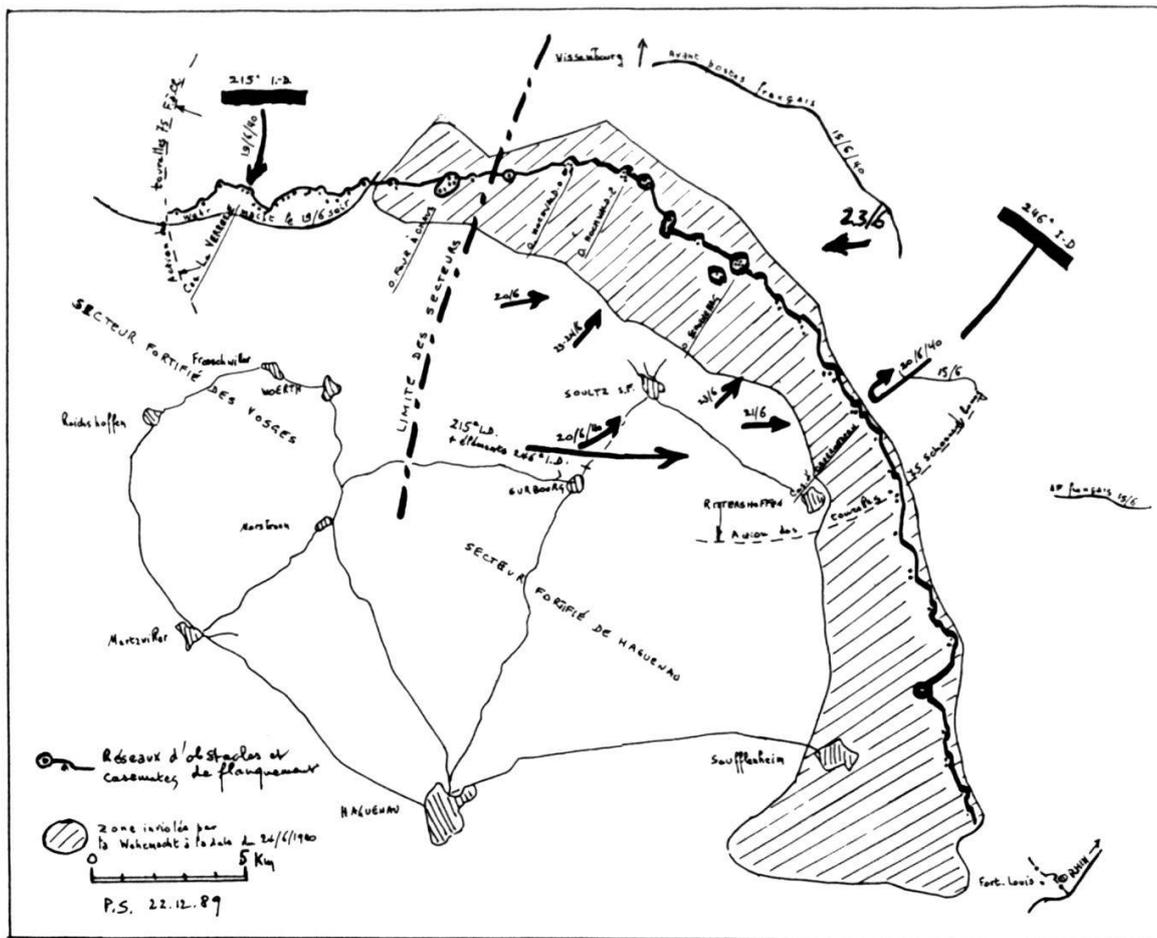
Haut-Poirier le 21 juin, le Welschhof le 23 juin. La 262^e Infanterie Division avait prêté son artillerie lourde à sa voisine, la 215^e I.D. que nous reverrons. Pour l'honneur des Autrichiens qui la composent, le général Theissen décida d'avoir ces forts au canon, l'un après l'autre; selon R. Bruge⁴, après les avoir sévèrement malmenés, il utilisa des pièces de 150 tirant sur le mur de gorge d'une casemate de flanquement; moins heureuse que le bloc 4 de Fermont, chacune d'elles fut percée par le martèlement d'une centaine de projectiles «antibétons», avec 3 morts au Haut-Poirier; cet affaiblissement technique, s'ajoutant aux circonstances que le livre expose, détermina chacun des commandants à se rendre.

Basses-Vosges

L'ordre de repli du 13 juin 1940 avait inclus la plupart de nos troupes d'intervalles dans le mouvement vers l'arrière des divisions de campagne. De ce fait, la ligne de casemates des Basses-Vosges, dans des forêts bosselées propices aux infiltrations, se sont trouvées «en l'air», sans moyens de défense extérieure. Le commandant Mathès rend compte⁵ comment la 215^e I.D., considérablement renforcée, a percé cette ligne le 19 juin 1940, centrant son attaque sur la casemate de La Verrerie.

Elle disposait de:

- un mortier de 420 et un autre de 355 (aucun coup au but);



Le secteur fortifié de Haguenau à l'armistice du 25 juin 1940.

- canons de 150 (2038 obus) et de 105 (3920 obus);
- bombardiers en piqué «stukas» (consommation non connue).

Elle a pris 22 casemates ou blockhaus; les pertes françaises ont été d'une quinzaine de tués, 25 officiers français et 1435 sous-officiers et hommes prisonniers. La division allemande a perdu 31 tués et 108 blessés.

Le secteur fortifié de Haguenau s'est alors trouvé encerclé, d'autant plus que la Wehrmacht avait franchi le Rhin au sud de Strasbourg.

Seconde partie: SIÈGE DU SECTEUR FORTIFIÉ DE HAGUENAU

Nous employons ici l'expression historique de «siège», bien qu'elle ait disparu officiellement de la terminologie militaire française en 1915. Les faits sont là: nous étions encerclés, notre chef a dû se comporter en gouverneur. Le Lt-colonel Rodolphe a relaté les événements dans un livre réédité en Suisse⁶; de nombreux souvenirs ont été publiés⁷ ou attendent de l'être⁸.

Principes et procédés d'attaque

Historiquement, les places tombent de l'une des manières suivantes:

- par trahison (peu probable, nous nous connaissions les uns les autres);
- par les femmes, par l'argent, par la famine (rien de tel en 1940);
- par ruse (la Wehrmacht a fréquemment utilisé le drapeau blanc en arguant de la demande d'armistice du 17 juin 1940 du gouvernement de Bordeaux, dont les discussions traînaient lamentablement; certains commandants d'ouvrages en ont été ébranlés);
- de vive force, avec ou sans la surprise des parachutistes, comme au fort belge d'Eben-Emaël.

Dès la chute des ouvrages belges et, ensuite, celle de La Ferté, nos services de renseignements nous avaient engagés à nous méfier des Allemands porteurs de perches blanches (charges allongées devant créer des passages dans les réseaux d'obstacles) ou d'appareils à dos ressemblant à des sulfateuses (lance-flammes), ou encore de lourds sacs (contenant des paquets de 2 à 5 kg d'explosif); je ne me souviens pas que nous ayons été mis pareillement en garde contre des canons mobiles venant tirer des salves d'obus de rupture (calibres 37, 88 surtout, 100 ou 105 parfois) sur nos cloches de guet. En approchant ces armes par surprise après bombardement, les Allemands exploitaient le fait que notre défense rapprochée,

comptant sur l'«épouillage» par flanquement réciproque, était plaquée au sol depuis l'invention de la mitrailleuse.

Un commandant de fort

L'esprit d'un équipage d'ouvrage est très influencé par la personnalité de son commandant. A Schoenenbourg, le chef de bataillon Martial Reynier, «baroudeur» depuis 25 ans dans les tranchées, au Maroc, en Orient, était affable et énergique. Son caractère droit et sympathique lui avait fait dominer son passage aux «Affaires indigènes» dont certains ont surtout retenu des «trucs»; il était un seigneur de justice respecté aussi bien des frontaliers germanophones que des Parisiens et autres «Français de l'intérieur», comme on dit en Alsace. Personne ne lui a jamais donné de surnom; pour chacun de nous, il était et il reste «le Commandant». Comme ceux qui ont côtoyé la mort en consolidant leur foi, il savait s'entretenir de pair à égal avec ses hommes et avec ses visiteurs de marque.

Il centralisait les renseignements; c'est ainsi qu'il logea, avec des bestiaux abandonnés lors de l'évacuation, quelques hommes au casernement vide voisin du fort; paysans et chasseurs, fondus dans la nature, ceux-ci circulaient et surveillaient nos environs, venant converser quotidiennement avec le Commandant. De plus, ils fournissaient du lait et de la viande aux cuisines de l'ouvrage.

Pour la formation militaire et morale de ses officiers, aux repas dans le petit local de la «popote», il déployait ses talents de conteur en nous narrant ses souvenirs et donnait à l'improvisiste la parole à l'un ou à l'autre.

Quand il envoyait à l'extérieur une patrouille ou un officier, il l'accueillait au retour à l'issue de secours par un mot bourru de réconfort et il était ainsi le premier informé.

Pour évaluer les menaces extérieures et faire litière des illusions de guetteurs, chaque ouvrage avait un «corps franc» qui sortait en particulier au moment des alertes aériennes pour accueillir au besoin les fameux parachutistes; à Schoenenbourg, ce groupe était conduit par le sous-lieutenant Mathès, instituteur dans la ville d'Altenstadt voisine de l'ouvrage et grand randonneur des deux côtés de la frontière depuis son enfance.

Le bloc 5 (tourelle de 81) a accumulé les malchances; l'une d'elles fut l'accumulation sur la tourelle de quelques centaines de mètres cubes de remblai extrait du sol le 21 juin au matin par une bombe de 1000 kg tombée à proximité; par un hasard de la guerre, à 18 heures, une bombe lâchée par la troisième vague de stukas de la journée déblaya la terre extérieure, mais non pas celle, impalpable, qui avait envahi les mécanismes des pièces, ainsi que l'espace d'avant-cuirasse entre la tourelle et les voussoirs fixes pris dans le béton. Après nettoyage sous la direction des spécialistes du génie, à 22 heures le

lendemain, pour remonter le moral éprouvé du personnel de ce bloc, le commandant fit parler la poudre en donnant pour objectif la ferme isolée du Diffenbacherhof, à 1,5 km au nord de l'ouvrage.

Cette cascade d'événements eut son épilogue quinze jours plus tard. Entre-temps, ce fut l'armistice, lugubre et consternant; la 246^e I.D. fit maintenir à l'ouvrage 42 Français, dont le Commandant; il avait cassé sa vaiselle personnelle pour la sauver de la capture et se montrait taciturne.

L'Oberleutnant viennois Meier, estimant l'Angleterre négligeable, allait mener chaque soir la grande vie à Karlsruhe; il nous montrait ses décorations gagnées en 1915 dans l'armée des Habsbourg dont il n'avait pas connu la fin; il avait en effet été pris par l'armée italienne, devenue son alliée en 1940. Meier avait le même humour guerrier que Reynier et narra un jour comment, le 22 juin, en reconnaissance nocturne, il avait été encadré par quelques projectiles français qui éclairaient comme des 75, mais dont il n'entendait pas les départs: «Wie wussten Sie, wir waren dort?»

Dans son PC souterrain, le vieux baroudeur avait flairé où, à cette heure, se trouvait l'ennemi.

Connu par cette histoire, et sans doute par d'autres, jusqu'à Berlin, notre Commandant a reçu l'hommage de l'Oberkommando der Pionieren qui, dans le *Denkschrift*⁹, le qualifie d'énergique combattant à la mode allemande.

Tableau comparatif des effectifs du 22 mai au 14 juin
(établi par le chef de bataillon Brice)

Jusqu'au 22 mai		Jusqu'au 13 juin		Le 14 juin	
Infanterie					
S.F.H.	12 bat	12 bat		4 bat	
2 D.I.	<u>18 bat</u>	<u>2 bat</u>		<u>1 bat</u>	
	30 bat	14 bat		5 bat	
Artillerie	<i>légère</i>	<i>légère</i>	<i>lourde</i>	<i>légère</i>	<i>lourde</i>
S.F.H.	36	36	24	2 pièces de 75 et 95	
2 A.O.	72	12	24	récupérées	
A.L.C.A. et A.	92	56			
Ouvrages	<u>26</u>	<u>26</u>	<u>14</u>	26	14
	134	74	118		
	312	192		40	
	pièces	pièces		pièces	
Génie: 1 bat à 2 cp		— d° —		1 cp	
Eléments divers: 3 bat		— d° —		CI/S.F.H. =	
				500 hommes environ	
				en tout: 9500 hommes*	

Emploi de nos armes

Barrages contre avions. Le Lt-colonel Rodolphe rend compte comment, dès le mois de mars 1940, faute de moyens organiques adaptés au tir contre les aéronefs, nos artilleurs créaient en 18 coups de 75 un mur vertical de 100 × 100 mètres devant un appareil en vol horizontal.

Le même procédé a été utilisé pour combattre les avions bombardant en piqué un fort à l'aide de projectiles tirés par son voisin.

Flanquement et épouillage réciproque. Les 19 et 20 juin, une attaque d'envergure fut lancée contre les sept casemates de Hoffen, Aschbach et Oberroedern, et l'abri de Hoffen:

stukas, canons baladeurs visant les cloches de guet, sapeurs d'assaut parvenant au contact du béton de la casemate d'Oberroedern-Nord. Les bombes ayant coupé les câbles téléphoniques, le lieutenant Vialle donna l'alerte au lance-fusées.

Dans la poussière et la fumée, les mitrailleuses d'Aschbach-Nord nettoyaient les dessus; en échange, Vialle fit déguerpir au lance-grenades trois canons de 37 qui tiraient sur les deux Aschbach. Le surlendemain de l'armistice, Vialle jugeait que sa riposte avait été décisive en étant immédiate après la dernière bombe des stukas. A une minute près, l'affaire aurait pu très mal tourner.

* y compris les restes du S.F. des Vosges.

A Oberroedern-Nord seule, la Wehrmacht a laissé 22 morts (autant que l'effectif de la casemate) et un matériel considérable.

Pendant ce temps, les deux tourelles de Schoenenbourg tiraient sur tous les objectifs observés avec précision.

Quelques dates du siège

13 juin 1940: L'ordre est donné de constituer une «division de marche» formée d'unités du SFH pour se battre en Bourgogne.

14 juin: Le Lt-colonel Schwartz, qui vient de prendre le commandement de ce qui reste du S.F.H., vient à Schoenenbourg tenir un conseil de guerre avec les commandants du Hochwald (Lt-colonel Miconnet) et de Schoenenbourg (chef de bataillon Reynier), ainsi que les trois capitaines (dont moi-même) de ce dernier fort. Nous sommes outrés que le GQG envisage d'abandonner cette fortification objet de tous nos soins depuis des années. Même seuls, nous nous sentons de taille à arrêter l'ennemi et à lui faire payer cher toutes ses tentatives, en remédiant par une vigilance accrue à notre carence en éléments mobiles. (A cette date, nous ne pensions pas encore être tournés et pouvions espérer un rétablissement des armées françaises.)

18 juin: Repli des avant-postes français du sous-secteur de Hoffen (à l'est de Schoenenbourg).

19 juin: La Wehrmacht menaçant Strasbourg, les unités du sous-secteur de Herrlisheim se mettent en position

face au sud, à la lisière de la forêt de Haguenau.

19 juin: L'adversaire cherche à tronçonner notre position de résistance; à l'ouest, la 215^e I.D. y parvient à la Verrerie.

20 juin: A l'est, la 246^e I.D. échoue à Oberroedern dans une mission de même nature.

19 au 21 juin: Quinze à vingt vagues d'une trentaine de bombardiers en piqué s'en prennent aux quatre ouvrages (Four-à-Chaux, Hochwald-Ouest et Est, Schoenenbourg) et aux sept casemates de l'est. Le scénario commence chaque fois par un carrousel de quelques minutes à 2000 mètres d'altitude; les appareils plongent un à un, pleins gaz, et lâchent leurs bombes à une hauteur de 50 à 200 mètres. Le pilote, visiblement fatigué par la «ressource», repart en vol incertain se restaurer en Allemagne et reviendra avec un nouveau chargement une heure après.

D'autres avions visent en semipiqué des murs de gorge, d'autres encore, volant au ras des arbres, l'entrée des munitions de Schoenenbourg.

Le tonnage ainsi largué est de 400 à 500 tonnes.

Au baptême du feu, le premier soir, le personnel flotte un peu. Le béton ayant résisté, la confiance et l'assurance sont ensuite inébranlables, même lorsque surviennent des avaries. Nous les réparons à mesure. C'est à l'avantage des gros ouvrages de disposer de gros moyens (ateliers, équipes disponibles).

21 au 23 juin: Schoenenbourg est «honoré» de 34 obus de gros calibre; nous recueillons de lourds éclats près d'une «baignoire» que l'un d'eux avait creusée dans le béton; c'est identiquement le même projectile de 420 reçu en 1917 par les forts de Verdun; la même cadence aussi (toutes les 7 à 8 minutes). Certains ont affirmé qu'une pièce de 355 avait également tiré sur notre ouvrage; c'est fort possible, mais nous n'avons pas su différencier les arrivées, et le *Denkschrift* a peut-être des raisons de ne pas la mentionner.

A Schoenenbourg, où la profondeur des galeries avait été choisie au minimum des normes de la C.O.R.F. pour des motifs locaux, il devenait possible qu'un coup malheureux tombe dans un entonnoir de grosse bombe (profondeur 5 mètres) et taraude le sol sur une douzaine de mètres, jusqu'au niveau des locaux souterrains; le fait ne s'est pas produit.

Les impacts des bombes et des gros projectiles étaient perçus par les galeries ou par le sol jusqu'à la caserne; à la différence des hommes des blocs actifs occupés à veiller et à tirer, le personnel au repos se montrait inquiet et il était bon de l'informer pour entretenir son moral.

14 au 24 juin: L'efficacité des tirs français était fondée sur leur promptitude et sur leur précision; nous ne pratiquions pas de coup d'essai ou de réglage. Tout objectif observé était encadré par une salve dans un délai de une à trois minutes, sans avoir pu se cacher ou se déplacer. Les calibres

de 75, 81 et 135 se sont montrés convenir à une telle action. Vingt coups suffisaient. En raison de son plus long temps de réponse, l'artillerie lourde, si nous en avions eu, aurait nécessité de coûteuses concentrations, larges, denses et profondes.

Parmi les moyens dont nous disposions, mentionnons:

- les observatoires cuirassés à deux cloches, l'une d'observation, l'autre périscopique; défilés au ras du relief, ils ne voyaient pas tout, mais leurs renseignements, rédigés dans une forme normalisée, étaient immédiatement exploitables. Leur réseau était complété par celui des observatoires simplement blindés ou bien de campagne;
- le système ramifié de transmissions téléphoniques enterrées, auquel la radio apportait son secours en cas de défaillance;
- les fragments de cartes dénommés «cartons» préparés pendant des années et donnant par simple lecture les coordonnées du tir de la pièce d'après le message de l'observatoire;
- la conservation à température constante - des munitions dans les magasins souterrains facilitant la connaissance des lots de poudres;
- l'observation de l'atmosphère précisant les corrections aérologiques de la journée.

Les combattants allemands qui nous ont visités en juillet 1940 ont témoigné de cette efficacité en précisant, dans le champ même du paysage

de Schoenenbourg, les lieux où leurs camarades avaient été mis hors de combat. Pour notre ouvrage et les deux Hochwald, la consommation des tirs a été pendant ces onze jours de 25 250 obus de 75, 1652 projectiles de 81, 1672 de 135 (6, p. 158).

Nous avons cessé le feu à 0 h 35 le 25 juin 1940, selon les indications concordantes des radios française et allemande; nous refusâmes tout contact avec les parlementaires adverses et attendîmes les instructions du gouvernement français.

A cet éphéméride, ajoutons ici que, au mois de juillet, un groupe allemand d'assaut fit devant les cinéastes de la Propaganda-Staffel une démonstration d'attaque du bloc 6 de l'ouvrage de Schoenenbourg; ils étaient munis de diverses charges explosives et de lance-flammes comme aux forts belges; cinq officiers français avaient été invités à la prise de vues et se tenaient derrière la caméra; j'en étais, nous eûmes le loisir de voir agir, avec leurs gros gilets et leur casques, ces sapeurs qui rappelaient ceux de Vauban. Ils étaient heureux d'être félicités par leurs chefs après ce qui n'avait été qu'un exercice; cette démonstration, sans doute préparée de longue date, manifestait la voie par laquelle la Wehrmacht avait espéré brusquer à son avantage le siège du SFH. De notre côté, nous n'avions pas brûlé nos dernières cartouches; nous avions en magasin des munitions pour continuer.

La ligne Maginot n'avait pas de tête

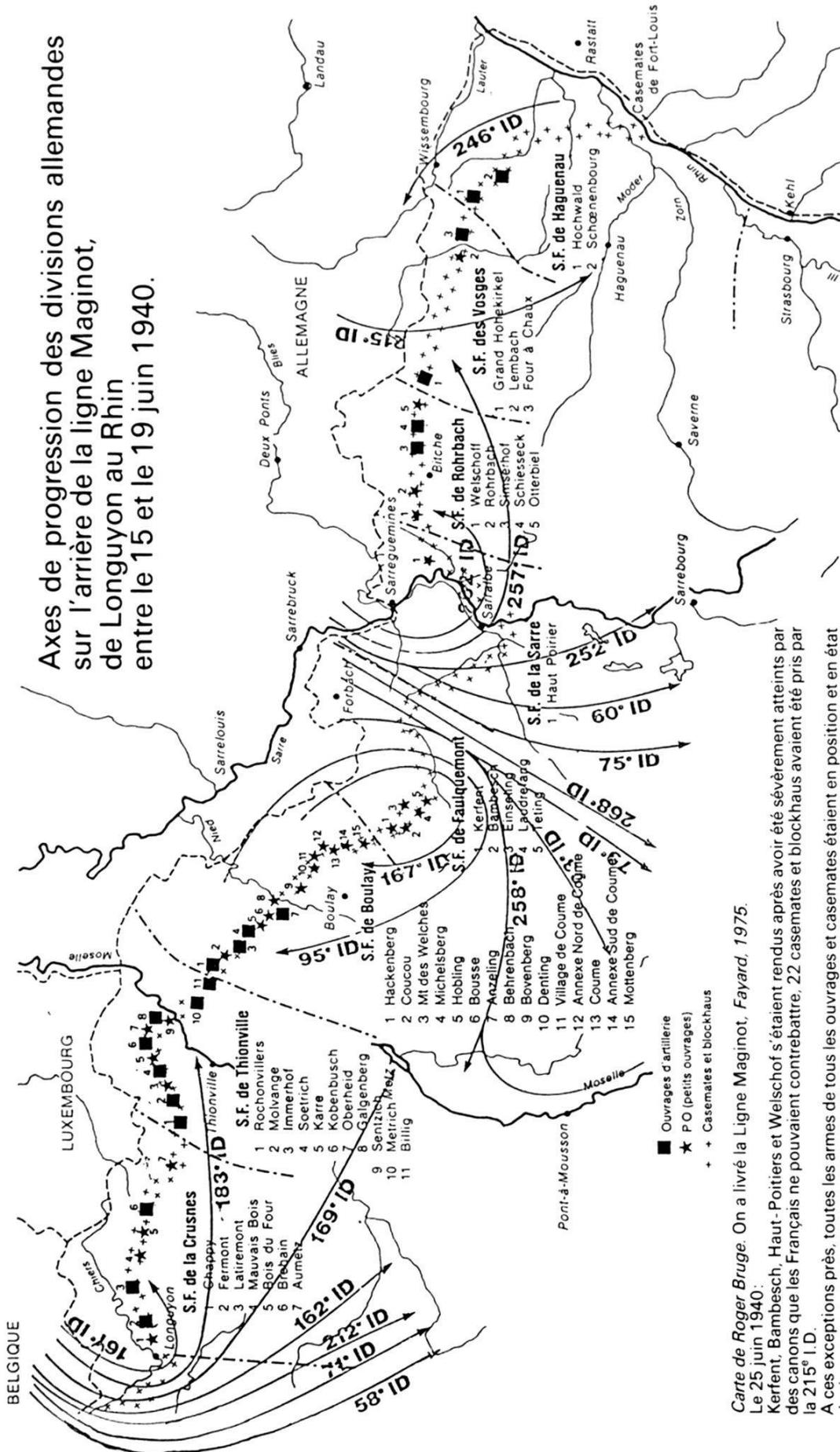
En septembre 1939, chaque fort ou casemate fut rattaché au commandant du régiment de campagne occupant le sous-secteur. Cette mesure semble avoir donné de meilleurs résultats dans les Alpes, où des manœuvres avaient lieu depuis 1880, que dans l'est où les régiments qui se relevaient ignoraient, en arrivant, la région et la position fortifiée. Faute d'une préparation suffisante, le plan de défense ne semble pas avoir été connu des échelons d'exécution des régiments de campagne.

De quelle nature étaient la mission et l'action des dix officiers supérieurs qui se sont trouvés prendre la responsabilité de chaque secteur fortifié au moment du repli du 13 juin? Demandons-nous, par exemple, pourquoi le lt-colonel Schwartz, guerrier d'expérience et d'autorité, ne s'est pas établi avec son état-major et ses éléments organiques de secteur dans les abris-cavernes disponibles (Birlenbach, Grasersloch...) au lieu de s'installer au Hochwald en faisant déménager une partie de la caserne pour établir son état-major et au risque de conflit d'attribution avec le commandant de l'ouvrage; des unités durent sortir du fort pour s'établir à l'abri de Walkmühle. Cela flaire l'improvisation.

C'était pour l'éviter que les gouverneurs de places fortes étaient, jusqu'en 1914, nommés *par le pouvoir civil en Conseil des ministres*.

Par contre, en juin 1940, les dix officiers supérieurs finalement chargés

Axes de progression des divisions allemandes sur l'arrière de la ligne Maginot, de Longuyon au Rhin entre le 15 et le 19 juin 1940.



Carte de Roger Bruge. On a livré la Ligne Maginot, Fayard, 1975.

Le 25 juin 1940: Kerfent, Bambsch, Haut-Poitiers et Weischhof s'étaient rendus après avoir été sévèrement atteints par des canons que les Français ne pouvaient contrebattre, 22 casemates et blockhaus avaient été pris par la 215^e I.D. A ces exceptions près, toutes les armes de tous les ouvrages et casemates étaient en position et en état de tirer.

des secteurs de la ligne Maginot au nord-est, ont été désignés par la voie hiérarchique avec mission de couvrir le repli et de se préparer à «faire sauter les ouvrages». Coupés de leurs chefs, conscients de la force de leur matériel et de la valeur de leur personnel, ils ont combattu.

L'un d'eux a fait reddition le 21 juin avec le fort du Haut-Poirier sévèrement canonné. Les neuf autres ont cessé le feu le 25 juin sur les informations, évidemment non officielles, des radios.

Après l'armistice, deux de ces derniers ont entamé des pourparlers locaux de capitulation, nuisant ainsi au prestige et à la force des sept qui, comprenant leur rôle en gouverneurs, demandaient des instructions françaises. Celles-ci n'émanèrent pas d'une autorité politique, mais furent portées par trois colonels émissaires du commandant du front du nord-est.

Ils découvrirent ce que le général Keitel avait perfidement caché à la délégation française à Wiesbaden, à savoir que les 25 000 hommes, abandonnés par leur commandement en enfants perdus dans la forteresse, avaient obligé la Wehrmacht à leur consacrer *neuf des vingt divisions en opérations au nord de la Lorraine et de l'Alsace*:

- De la chute de La Ferté du 19 mai au 14 juin, les Allemands redoutaient une contre-attaque française en force par la Moselle ou le Palatinat.
- Le 14 juin, le SF de Montmédy a été évacué après sabotage des forts

français, réduisant à 200 km le front fortifié de Longuyon au Rhin.

- Le même 14 juin, l'armée française avait victorieusement barré la trouée de la Sarre, mais s'était quand même repliée la nuit suivante, ouvrant elle-même le passage à travers la frontière.
- Le 21 juin, échec de l'attaque latérale avec artillerie lourde sur Fermont; il faut envelopper la ligne Maginot de Lorraine dans son ensemble.
- La seule victoire allemande fut, le 19 juin, la percée des Basses-Vosges par la 215^e I.D., renforcée d'artillerie lourde et de bombardiers sur une ligne de casemates pourtant dégarinée d'une grosse moitié de son effectif.
- Si les hostilités n'avaient pas cessé le 25 juin 1940, la poursuite du siège du SF de Haguenau aurait servi de test au commandement allemand pour définir comment réduire la «poche» de Lorraine.

Le sort de la ligne Maginot était militairement loin d'être réglé au moment de l'armistice. A constater les résultats obtenus par une fortification dont les organes de direction ont été improvisés au fil des heures, nous déplorons qu'aucun gouvernement d'avant-guerre n'ait mené à leur terme logique les constructions conçues par la C.O.R.F. en confiant leur commandement à un état-major des Régions fortifiées chargé de leur emploi dans toutes les éventualités.

*
* *
*

Le chef de bataillon Reynier, en captivité en 1941, espérait que la vérité se manifesterait par un vaste Conseil de guerre, amère consolation des guerriers malheureux. Dans cet ordre d'idées, il y eut, trop tôt, le procès de Riom, privé des témoignages des combattants. Paraîtra-t-il un jour un livre blanc apportant la lumière dans l'ignorance et la confusion?

L'Europe

Le général allemand Warlimont¹⁰ narre qu'Hitler avait donné l'ordre de lui préparer la visite d'un fort français lors du déplacement du commandement suprême de France vers la Forêt-Noire avant de regagner Berlin. Notre présence l'a empêché de plastronner en victorieux sur notre Fortif. Telle est peut-être une raison de l'injustice de nous avoir expédiés en captivité. Nous en avons été ulcérés toute notre vie.

Certains Allemands ont condamné cet arbitraire: le major von der Heydte, représentant la 246^e I.D. auprès du Lt-colonel Schwartz, devenu général et en retraite après la guerre, a écrit ses mémoires¹¹; il avait acquis dans sa mission auprès des officiers du secteur fortifié de Haguenau une grande considération pour les chefs français; il ne cache pas son amertume devant la conduite désinvolte de certains services militaires allemands et le

non-respect par ses propres supérieurs de la parole donnée par un officier allemand.

Son indignation d'honnête homme oriente les sentiments de justice et d'honneur sur lesquels fonder la réconciliation de l'Europe. Celle-ci ne se maintiendra pas sans organes permanents de défense, ni surtout un pouvoir cohérent et stable.

BIBLIOGRAPHIE

- ¹ J. B. Wahl: *La ligne Maginot en Alsace*, Les Editions du Rhin, 68440 Steinbrunn-le-Haut, 1987.
- ² J. Y. Mary: *Quelque part sur la ligne Maginot: l'ouvrage de Fermont*, Ed. SERCAP, 149, avenue du Maine, 75014 Paris, 1985.
- ³ R. Gangloff: *La tragédie de la ligne Maginot*, Albatros, Paris, 1987.
- ⁴ Roger Bruge: *On a livré la ligne Maginot*, Fayard, 1975.
- ⁵ *Les combats sur la ligne Maginot dans le secteur de la Verrerie (Mattstall-Lembach)*, circulaire de l'Amicale des anciens du S.F.H. N° 8, 1978.
- ⁶ R. Rodolphe: *Combat sur la ligne Maginot*, Association Saint-Maurice, Lausanne, 1981.
- ⁷ Revue d'Histoire de l'Alsace du Nord *Outre-Forêt*. Numéro spécial I/1990.
- ⁸ En particulier le manuscrit des colonels Sudrat et Brice donnant leurs souvenirs de la construction de la forteresse.
- ⁹ *Denkschrift über die französische Landesbefestigung*, Oberkommando des Pionnieren, Berlin, 1941.
- ¹⁰ Général Warlimont: *Cinq ans au G.Q.G. d'Hitler*, trad. française Elsevier-Sequoia, Paris, 1975.
- ¹¹ Général von der Heydte: *Muss Ich sterben? Soll Ich fallen?*, Kurt Vowinkel Verlag, D-8137 Berg am See, 1987.
- ¹² Mystère et honneur des ouvrages d'artillerie de la C.O.R.F. dans le bull. de liaison du Génie Vauban n° 93 - 1989/4.